peut désigner l'enceinte. Car il suffit de se reporter aux textes pour constater que, si ce mot est souvent à traduire par *camp*, il peut avoir aussi, à toutes époques, un sens plus général : celui de *ville, place forte*. C'est l'hypothèse que je propose d'adopter, car elle résout, me semble-t-il, toutes les difficultés. Le camp de Dioclétien et son « sanctuaire des enseignes » n'ont jamais existé ; leurs plans, si souvent reproduits et commentés, doivent disparaître de nos manuels.

Mais, alors, que peuvent être les ruines que depuis Waddington nous désignons ainsi? Vraisemblablement le palais d'Odeinath et de Zénobie, la résidence que se sont édifiée, vers le milieu du IIIe siècle, les dynastes de Palmyre. Bien qu'il n'eût pas renoncé à la notion d'un *camp de Dioclétien*, D. van Berchem (*L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, *B. H.*, LVII, 1952, p. 4, n. 2) avait déjà proposé cette solution, qui me paraît la seule bonne. On peut espérer que les fouilles entreprises depuis 1959 par une mission polonaise sous la direction de K. Michalovski confirmeront cette interprétation[1].

— M. Laroche félicite M. Schlumberger de cette magnifique leçon de méthode, qui montre la nécessité de lier l'étude des monuments à celle des textes. Il demande au conférencier quels arguments pourraient être apportés contre la thèse de Wood. M. Schlumberger répond que le seul valable aurait pu être fourni par des latinistes contestant le sens donné à *castra* ,mais il se trouve maints exemples de ce terme employé pour *oppidum*.

II.

SÉANCE DU 17 MAI 1962

Président : M. Laroche.

Le Groupe strasbourgeois recevait cette année la Section des latinistes de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dont il avait été l'hôte en mai 1961.

Ont pris part à cette rencontre :

Du côté allemand : M. Büchner, professeur à l'Université de Fribourg, et Mme Büchner, entourés de MM. Doll, Erren, Kühn, Merklin, Opelt, Wimmel, ainsi que MM. et Mlles Blänsdorf, Büchner, Christes, Deikeler, Eisen, Gehlert, Hopf, Klose, Liehr, Nestle, Schneider, Strickler, Wenzel, Wiede.

1. La présente communication représente la substance d'une étude actuellement sous presse dans les *Mélanges R. Mouterde*, II (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, XXXVIII).

Du côté français : les membres : Mlle Fugier, MM. Hentz, Mandouze, Maurer, Schilling, Zehnacker, ainsi que des étudiants : Mlles Baas, Baum, Bichon, M. Fort, Mlle Gillmann, M. Gross, Mlle Keller, MM. Knecht, Kondo, Lesaulnier, Mosser, Mlle Mull, MM. Naas, Sagna, Salles, Mlle Schmerber, M. Umber.

— M. Schilling, administrateur du Groupe strasbourgeois, accueillit ses hôtes dans une salle du palais universitaire, leur souhaita la bienvenue et présenta M. K. Büchner, professeur à l'Université de Fribourg, qui prit la parole en français sur *le jugement historique de Salluste.*

— M. Büchner rappelle qu'il vient d'écrire un livre pour démontrer que Salluste est un grand historien. Cette opinion n'est pas partagée par tout le monde. Nombreux sont encore ceux qui accusent Salluste de partialité en faveur de César et du parti populaire contre les nobles. Il est pourtant singulier, fait observer M. Büchner, de voir les mérites de Salluste reconnus par les plus grands auteurs de l'antiquité : Tacite l'appelle *florentissimus auctor rerum Romanarum*, saint Augustin *auctor nobilitatae veritatis.*

C'est la Renaissance qui fait de Salluste un historien tendancieux, parce qu'elle ne lui pardonnait pas d'avoir passé sous silence dans son *Catilina* que Cicéron reçut le titre de *pater patriae* après sa victoire. Dans les temps modernes, ce fut en Allemagne Mommsen, suivi de Ed. Schwarz, qui reprit cette thèse.

M. Büchner pense que, pour Salluste, celui qui décida du sort des conjurés fut Caton, le grand adversaire politique de César, et non Cicéron, que Salluste loue seulement selon son mérite, sans le dénigrer ni le porter aux nues. Caton joue dans le récit de Salluste un rôle décisif. L'impartialité de Salluste apparaît dans toute sa lumière si nous songeons que notre historien s'était répandu en injures sur Caton dans la première épître à César et que Caton appartient au parti des nobles, que Salluste détestait. Même preuve d'objectivité lorsque, dans le Jugurtha, il juge Métellus et Marius. Le premier est présenté comme un homme intègre, un grand organisateur, un grand général — et pourtant il est noble ; le second comme un chef favorisé surtout par la chance, en dépit des fautes qu'il peut commettre — et pourtant il est le héros des plébéiens. D'autres critiques ont voulu voir en Salluste non un historien, mais tantôt un moraliste, tantôt un artiste, tantôt encore un chantre de la gloire de Rome. Ce qui conduit M. Büchner à se demander ce qu'est un historien et ce qu'est le jugement historique.

L'historien évoque le passé, les actions des hommes replacées dans leurs circonstances. Il sait que toute action requiert une décision personnelle, liée à une foule d'obligations et de volontés, certes, mais essentiellement libre et dictée par la conscience. Il faut donc que l'histo-

rien, s'il veut faire revivre le passé, recrée en lui-même les circonstances, les lois, les coutumes, les possibilités de l'époque considérée, ainsi que la volonté, les facultés, les sentiments de l'acteur, pour comprendre et juger l'action en s'identifiant à lui. Il faut ensuite qu'il trouve les mots adéquats pour évoquer l'essentiel des événements du passé et traduire fidèlement sa pensée.

Les qualités requises de l'historien sont donc multiples. Il doit être un chercheur, pour réunir une documentation complète sur les faits. Il doit comprendre ces faits dans leurs causes et leurs conséquences. Il doit enfin exprimer la vérité passée par la seule narration, choisir et regrouper ses traits principaux, ce qui est tâche d'artiste. L'historien doit être à la fois subjectif et objectif. Subjectif en ce qu'il donne des faits une image nécessairement personnelle. Objectif parce qu'il n'a pas le droit de les déformer en cédant à une tendance, à un parti pris.

Salluste a lui-même fort bien senti la difficulté de la tâche : le récit doit être à la hauteur des faits qu'il rapporte : *quod facta dictis exaequanda sunt*, dit-il. Cependant, l'objectivité de Salluste est considérée par certains, et notamment par M. von Fritz, comme un paravent destiné à masquer son parti pris pour la plèbe contre la noblesse. La subtilité de cette thèse mérite qu'on s'y arrête.

Elle s'appuie sur le récit de la première soumission de Jugurtha. On connaît les faits : le tribun Memmius, après la paix indigne que le consul Calpurnius Bestia a signée avec Jugurtha après avoir marché contre lui pour venger les citoyens romains massacrés à Cirta, fait citer Jugurtha à Rome par le peuple pour qu'il y dénonce les généraux nobles qui se sont laissé corrompre par lui. Le sénat, qui ne peut annuler le plébiscite, envoie le préteur Cassius avec mission de ramener Jugurtha à Rome avec un sauf-conduit. Jugurtha arrive à Rome dans l'appareil le plus misérable, mais son or, avec lequel il achète le veto d'un tribun, et l'omnipotence de ses amis de la noblesse empêchent toute révélation compromettante.

M. von Fritz prétend convaincre Salluste de partialité pour la plèbe par un argument tiré du récit lui-même. La noblesse, dit-il, ne voulait pas prolonger inutilement une guerre à la fois difficile et coûteuse. Accepter des cadeaux était un usage établi, et les généraux avaient constitutionnellement le droit de négocier comme le sénat de ratifier ou d'annuler le traité conclu par eux. Memmius dit devant la plèbe qu'il doute que Jugurtha ait capitulé sincèrement et que, s'il se soumettait vraiment, il viendrait à Rome. Or, raisonne M. von Fritz, Jugurtha vient effectivement à Rome et les faits contredisent à la fois Memmius et Salluste. Le sauf-conduit délivré à Jugurtha, continue M. von Fritz, est une machination de la plèbe, qui veut amener le roi, en échange de

la garantie qu'elle lui accorde, à dénoncer ses complices romains. Si donc, conclut-il, la guerre continue après que Jugurtha a quitté Rome, ce n'est pas la faute de la noblesse, mais de la plèbe, plus désireuse d'utiliser Jugurtha comme arme contre la faction adverse que de terminer la guerre. Il n'y aurait eu faute de la part des généraux que s'ils n'avaient pas fait prisonnier Jugurtha. Or ils se sont assurés de sa personne. La responsabilité de ce qui s'est passé ensuite est imputable à la plèbe. Et Salluste a trahi la vérité historique en l'imputant, avec Memmius, à la noblesse.

A ce raisonnement, M. Büchner répond que le sauf-conduit n'a pu être délivré à Jugurtha que pour garantir sa vie. Seuls ses amis de la noblesse avaient intérêt à lui donner cette garantie. Pour le faire parler, il suffisait de lui donner des assurances une fois qu'il se trouvait à Rome. En réalité, Memmius a raison : Jugurtha n'est pas *dediticius*. Il est contraire à tous les usages de garantir la vie d'un vaincu qui a capitulé. Le *dediticius* remet son sort sans restriction entre les mains du vainqueur. Jugurtha étant venu à Rome en homme libre et non comme prisonnier, tout en étant présenté comme *dediticius*, Memmius et la plèbe avaient de bonnes raisons de douter de la sincérité de cette *deditio*. D'autre part, Cassius est envoyé *ad Jugurtham*, c'est-à-dire dans la résidence du roi, comme un ambassadeur auprès d'un souverain étranger. Les soldats vendent les éléphants et les transfuges à Jugurtha. Les vendraient-ils à un prisonnier? Cassius persuade à grand'peine à Jugurtha de s'en remettre à la clémence du peuple romain. Prend-on la peine de persuader un prisonnier? Et comment le persuade-t-il? En se portant personnellement garant de sa sécurité (ce renseignement, qui devait être difficile à découvrir, montre le sérieux de la documentation de Salluste). Ce qui n'empêche pas le « plébéien » Salluste de rendre hommage à la personnalité du noble Cassius : *talis ea tempestate fama de Cassio erat.*

La conclusion s'impose d'elle-même : les généraux et le sénat n'ont pas fait Jugurtha prisonnier. Donc ils ont failli à leur devoir, même du point de vue de M. von Fritz. Personne ne peut blanchir la noblesse des fautes qu'elle a commises pendant la guerre de Jugurtha. Ainsi, l'unique passage que sont réduits à invoquer les détracteurs de Salluste montre le même jugement sincère et impartial chez l'historien. Ce jugement est celui d'un véritable historien. Il ne se réfère pas seulement à des valeurs fixes, les mœurs ou le droit par exemple, qui ne permettent d'apprécier que la forme d'une action. Du point de vue juridique, la soumission de Jugurtha pouvait, dans sa forme, se justifier. Mais non du point de vue de la conscience morale de ceux qui l'ont acceptée. Et Salluste juge les actes politiques du point de vue de la conscience de ceux qui les accomplissent. La conscience individuelle, la soif de puissance et la révolte

qu'engendre l'oppression sont les forces qui font les grands mouvements de l'histoire tels que Thucydide déjà les avait compris. Tout le « Jugurtha », observe M. Büchner, est rythmé par le conflit entre la protection de plus en plus compromettante que la noblesse accorde à Jugurtha et l'indignation croissante du peuple, entre *gratia* et *invidia*, jusqu'à ce que la seconde l'emporte sur la première. Salluste a enfermé cette lutte dans une phrase : *Jugurtha non prius omisit contra verum niti quam animadvortit supra gratiam atque pecuniam suam invidiam facti esse.* Jugurtha donc se bat contre la vérité, que Salluste appelle *verum*, *verum et bonum*, *honestum*, *bonum et honestum*. C'est la vérité qui mène l'histoire. Toute atteinte à la vérité, qu'elle soit inspirée par la cupidité ou la haine, pousse Rome vers l'abîme. Aussi la plèbe n'est-elle pas moins coupable lorsqu'elle se laisse pousser par la haine contre la noblesse.

Et M. Büchner conclut : Parce qu'il a passionnément aimé la vérité, parce qu'il a étudié et jugé les actions des hommes en écoutant ce que leur dictait la conscience, Salluste appartient à cette catégorie d'hommes irremplaçables qu'on appelle les grands historiens.

— La courte discussion qui suivit la conférence de M. Büchner permit à M. Mandouze de confirmer la prédilection de saint Augustin pour Salluste et d'en préciser les raisons. Saint Augustin, qui avait lui-même le mensonge en horreur, estimait beaucoup Salluste, non seulement parce que ce qu'il dit est vrai, mais aussi parce qu'il ne tait pas les vices et les tares qui causèrent la déchéance de Rome. Et cette véracité « intégrale » est le gage le plus sûr de la vérité historique.

— Après cette conférence, très applaudie, un autocar transporta les participants au mont Sainte-Odile, sans que le mauvais temps pût altérer la bonne humeur, que le déjeuner en commun vint soutenir à point. M. le chanoine Christen guida ensuite les visiteurs à travers les multiples curiosités du vénérable sanctuaire alsacien. Puis le car les conduisit à Barr, où avait été prévue la visite de la cave coopérative vinicole d'Andlau et environs, dont la direction fit très obligeamment déguster à ses hôtes quelques-uns de ses meilleurs crus. Le doyen des membres du groupe strasbourgeois, M. Marcel Maurer, agrémenta cette dégustation par une allocution latine écoutée avec attention et dans laquelle il célébra les liens de fraternité qui se sont noués entre les latinistes de Fribourg ou de Strasbourg et le mont Sainte-Odile, *mons sacer et Acropolis... Alsatiae parvae patriae, Galliae.* M. Büchner répondit par une improvisation latine de la meilleure veine.

— Enfin, M. le recteur de l'Académie de Strasbourg accueillit à l'hôtel du rectorat les latinistes de Fribourg et de Strasbourg pour leur adresser un cordial message de bienvenue.